





**Et la muse m'a
fait l'un des fils
de la Grèce.**

Gérard de Nerval

SOUS LE SIGNE DE NERVAL

Tout à coup, une apparition imprévue vint entièrement changer le cours de ses idées et prendre sur sa vie une influence qui en changea toute la destinée.

Madame Parangon, la femme du patron, que Nicolas n'avait pas vue encore, revint d'un voyage de plusieurs semaines qu'elle avait fait à Paris.

Voici le portrait que traçait d'elle plus tard l'écrivain, parvenu à l'apogée de sa vie littéraire :

« Représentez-vous une belle femme, admirablement proportionnée, sur le visage de laquelle on voyait également fondus la beauté, la noblesse et ce joli piquant des françaises qui tempère la majesté ; ayant une blancheur animée plutôt que des couleurs ; des cheveux fins, cendrés et soyeux ; les sourcils arqués, fournis et paraissant noirs ; un bel œil bleu, qui, voilé par de longs cils, lui donnait cet air angélique et modeste, le plus grand charme de la beauté ; un son de voix timide, pur, sonore, allant à l'âme ; la démarche voluptueuse et décente ; la main douce sans être potelée, le bras parfait, et le pied le plus délicat qui jamais ait porté une jolie femme.

Elle se mettait avec un goût exquis ; il semblait qu'elle donnait à sa parure la plus simple ce charme vainqueur de la ceinture de Vénus auquel on ne pouvait résister.

Un ton affable, engageant, était le plus doux de ses charmes ; il la faisait chérir quand la différence de sexe ne forçait pas à l'adorer.

Gérard de Nerval

Les confidences de Nicolas

EDITO

Angelus Silesius (1624 – 1677) ; je présenterai plus longuement dans un prochain numéro ce luthérien allemand converti au catholicisme, ayant exercé la médecine, devenu prêtre et qui a laissé une œuvre poétique originale .

Je me contenterai pour l'heure de relever l'un des seize cent soixante seize distiques constituant l'essentiel de son œuvre majeure : «Le voyageur chérubinique ». Il porte le numéro 219 du livre VI.

Il faut contempler pour apprécier.

**Pourquoi le monde ne sait-il pas apprécier les parvis du ciel ?
On n'apprécie rien si on ne contemple pas ; ce qui manque au monde c'est la contemplation.**

La dernière proposition fait choc.

Silesius écrit au XVIIème siècle, mais cette phrase me paraît convenir parfaitement à notre époque et très précisément aux présentes années.

Je n'ai pas besoin de développer pour en démontrer la pertinence. Je préfère mettre en parallèle au distique de Silesius cette citation de son compatriote et cadet d'un siècle et demi, le poète Novalis (1772 – 1801), l'un des précurseurs du romantisme allemand.

« Le paradis est dispersé sur toute la terre, c'est pourquoi on ne le reconnaît plus. Il faut réunir ses traits épars. »

La traduction est du poète vaudois Gustave Roud.

Malheureusement dans notre société, il n'est plus guère de mise de réunir « les traits épars » du paradis, ni même de « contempler ». La tendance est plutôt de recenser au jour le jour toutes les vilenies que procure l'actualité immédiate.

On peut le regretter

Marcel Maillet

P.S . Il est cependant quelques exceptions.

« Je traque la beauté ; je lui rends mes devoirs » (Sylvain Tesson)

*« Beauté, par bribe, par éclats, par fragments, par
Cœur, partout où je mets mes pas je te recueille
Pour ne pas être seul, peut-être, avec moi-même »
(Robert Marteau)*

LES PAGES CLASSIQUES

κυπρογενη Κυτερειαν αιισομαι, ητε βροτοισι

Je chanterai Cythérée née à Chypre, celle qui fait aux mortels de doux présents. Son visage séduisant sourit toujours et porte la fleur séduisante de la beauté.

Hymne homérique A Aphrodite

Annonciation. Et vita manifestata est. Apparition du verbe dans la chair...

Tout commencement de vie, le commencement de notre vie se consomme en ce Commencement-là : dans la femme terrienne, affleurement de Dieu.

Cassingena-Trévedy

Antiquité

Genèse

L'éternel Dieu dit :

Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai une aide semblable à lui.

L'Eternel Dieu forma de la terre tous les animaux des champs tous les oiseaux du ciel, et il les fit venir vers l'homme, pour voir comment il les appellerait, et afin que tout être vivant portât le nom que lui donnerait l'homme. Et l'homme donna des noms à tout le bétail, aux oiseaux du ciel et à tous les animaux des champs ; mais pour l'homme il ne trouva pas d'aide semblable à lui.

Alors l'Eternel Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme qui s'endormit ; il prit une de ses côtes, et referma la chair à sa place.

L'Eternel Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise à l'homme, et il l'amena vers l'homme.

Et l'homme dit : voici cette fois celle qui est os de mes os et chair de ma chair ! on l'appellera femme, parce qu'elle a été prise de l'homme .

C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et ils deviendront une seule chair.

Visitation

Le sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, à une vierge fiancée à un homme du nom de Joseph, de la maison de David ; et le nom de la vierge était Marie.

Il entra chez elle et lui dit :

« Salut, comblée de Grâce, le Seigneur est avec toi. »

A ces mots elle fut bouleversée, et elle se demandait ce que signifiait cette salutation.

Mais l'ange lui dit :

« Rassure-toi, Marie ; car tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Voici que tu concevras et enfanteras un fils et tu lui donneras le nom de Jésus.

Il sera grand et on l'appellera Fils du Très Haut.

Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père ; il règnera sur la maison de Jacob à jamais et son règne n'aura pas de fin.

Mais Marie dit à l'ange :

« Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme. »

L'ange lui répondit :

« L'Esprit Saint viendra sur toi et la puissance du Très Haut te prendra sous son ombre ; c'est pourquoi l'enfant sera saint et sera appelé Fils de Dieu. »

Luc 1, 26-35

Nativité

Or en ces jours-là parut un édit de César Auguste ordonnant le recensement de toute la terre. Ce recensement, le premier, eut lieu pendant que Quirinus était gouverneur de Syrie. Et tous allaient se faire inscrire, chacun dans sa ville. Joseph, lui aussi, quittant la ville de Nazareth en Galilée, monta en Judée, à la ville de David, appelée Bethléem, - parce qu'il était de la maison et de la lignée de David -, afin de s'y faire inscrire avec Marie, sa fiancée, qui était enceinte.

Or, pendant qu'ils étaient là, le temps où elle devait enfanter se trouva révolu. Elle mit au monde son fils premier né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche parce qu'il n'y avait pas de place pour eux à l'hôtellerie.

Luc 2,1-7

Au pied de la croix

Près de la croix se tenait sa mère, la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas, et Marie de Magdala. Voyant sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, Jésus dit à sa mère : « Femme, voici ton fils ! » Puis il dit au disciple : Voici ta mère. » A partir de cette heure, le disciple la prit chez lui.

Jean 19, 25-27

Jean l'évangéliste est un homme de Jérusalem ; membre de la haute société juive, il appartient à une famille ayant donné des grands prêtres. Il est probablement de sensibilité pharisienne.

Il fréquente le milieu des lettrés et c'est sans doute par son intermédiaire que Nicomède obtient un entretien avec Jésus.

Il est possible qu'il ait été membre du Sanhédrin ; en tout cas il est informé de ce qui se dit lorsque ses membres se réunissent.

Il a été avec André l'un des premiers disciples de Jean le Baptiste à suivre Jésus. C'est très clairement un témoin direct et son évangile est reconnu comme le plus historique. Il a assisté aux noces de Cana et il est témoin du dernier séjour de Jésus à Jérusalem. Il a connu l'accueil triomphal dans la ville. Il a participé à la célébration de la Pâque, au dernier repas ; il était à Gethsémani au moment de l'arrestation ; il a suivi le procès et assisté à la crucifixion.

Après la parution des Synoptiques (Luc, Marc, Mathieu), André et d'autres lui ont demandé de faire paraître lui aussi son témoignage et d'apporter des éclaircissements sur l'enseignement de Jésus. Dans son évangile il fait œuvre d'historien et de théologien. Il a travaillé avec d'autres témoins , André en particulier, qui l'ont informé des épisodes auxquels il n'a pas assisté.

Je tire ces précisions du livre intitulé simplement « Jésus » de l'historien Jean-Christian Petitfils. J'en reprends deux extraits.

« Tout ce que disent les données historiques extérieures, y compris les dernières découvertes de l'archéologie, se retrouve à merveille dans ce texte (l'évangile de Jean) : les lieux, villes et villages, les frontières, les institutions, les hommes en place, les jeux de pouvoir entre juifs et romains, les factions rivales, les mentalités et les menus détails de la vie quotidienne d'avant la chute de Jérusalem en 70 de notre ère. »

« Pour la période qui s'étend de Soukkot 32, à la Passion du Christ en avril 33, l'évangile de Jean est capital. C'est l'œuvre d'un témoin qui a assisté aux discussions et controverses entre Jésus et les notables juifs et qui en rapporte quelques fragments le plus fidèlement possible. Les ruptures et discordances attestent qu'il n'a pas cherché à reconstruire en un discours lisse des notes prises sans doute très près de l'événement. Les dialogues à la fois vivants et confus, laissent deviner des scènes houleuses »

Jean meurt de vieillesse à Ephèse, probablement en 101. On le considère aussi comme l'auteur de l'Apocalypse.

Moyen âge

Chrétien de Troyes Perceval ou le conte du Grail

Mais la jeune fille* s'avançait avec plus d'élégance, de parure et de grâce qu'un épervier ou un papegai.

Son manteau, sa tunique aussi bien étaient de pourpre noire étoilée d'or, fourrée d'une hermine qui n'avait rien de pelé !

Une bordure de zibeline noire et argentée, qui n'était ni trop longue ni trop large, ornait le col du manteau.

S'il m'est jamais arrivé d'écrire la beauté que Dieu ait pu mettre au corps d'une femme ou sur son visage, je veux maintenant refaire une description où il n'y aura pas un mot de mensonge.

Elle avait laissé ses cheveux libres et leur nature était telle, si la chose est possible, qu'on aurait dit, à les voir, qu'ils étaient entièrement d'or pur, tant leur dorure avait de lumière.

Elle avait le front tout de blancheur, haut et lisse, comme fait à la main d'une main d'artiste travaillant la pierre, l'ivoire ou le bois.

Ses sourcils étaient bruns, bien écartés l'un de l'autre. Dans son visage, les yeux, bien fendus, riaient, vifs et brillants.

Elle avait le nez droit, bien effilé et sur la blancheur de sa face mieux lui seyait cette touche vermeille que sinople sur argent.

Pour ravir l'esprit et le cœur des gens, Dieu lui avait fait passer toute merveille.

Jamais depuis il ne fit sa pareille, avant non plus il ne l'avait faite.

**Il s'agit de Blanchefleur, maîtresse du château de Beau Repaire que Perceval libère du siège imposé par « le très cruel chevalier Anguiguéron, le sénéchal Clamedieu des Iles » qui a tué ou fait prisonniers les chevaliers de la garnison qui gardait le château. Elle devient l'amie de Perceval.*

«Lui la couvrait de baisers et la tenait serrée entre ses bras. Elle lui a fait une place sous la couverture, avec douceur et plein d'attentions ; La jeune fille souffre ses baisers, je ne crois pas que cela lui déplaise... Ils sont restés toute la nuit, étendus l'un contre l'autre, bouche contre bouche, jusqu'au matin, à l'approche du jour. De cette nuit elle a tiré un réconfort : bouche contre bouche, dans les bras l'un de l'autre, ils ont dormi jusqu'à l'aube. »

XIXème siècle

Dans un vaste espace laissé libre entre la foule et le feu, une jeune fille dansait.

Si cette jeune fille était un être humain, ou une fée, ou un ange, c'est ce que Gringoire, tout philosophe sceptique, tout poète ironique qu'il était, ne put décider dans le premier moment, tant il fut fasciné par cette éblouissante vision.

Elle n'était pas grande, mais elle le semblait, tant sa fine taille s'élançait hardiment.

Elle était brune, mais on devinait que le jour sa peau devait avoir ce beau reflet doré des andalouses et des romaines.

Son petit pied aussi était andalou, car il était tout ensemble à l'étroit et à l'aise dans sa gracieuse chaussure.

Elle dansait, elle tournait, elle tourbillonnait sur un vieux tapis de Perse, jeté négligemment sous ses pieds ; et chaque fois qu'en tournoyant sa rayonnante figure passait devant vous, ses grands yeux noirs vous jetaient un éclair.

Autour d'elle tous les regards étaient fixes, toutes les bouches ouvertes ; et en effet, tandis qu'elle dansait ainsi, au bourdonnement du tambour de basque que ses deux bras ronds et purs élevaient au-dessus de sa tête, mince, frêle et vive comme une guêpe, avec son corsage d'or sans pli, sa robe bariolée qui se gonflait, avec ses épaules nues, ses jambes fines que sa jupe découvrait par moments, ses cheveux noirs, ses yeux de flamme, c'était une surnaturelle créature.

Victor Hugo dans Notre-Dame de Paris

Le serpent qui danse

Que j'aime voir, chère indolente,
De ton corps si beau,
Comme une étoffe vacillante
Miroiter la peau !

Sur ta chevelure profonde
Aux âcres parfums,
Mer odorante et vagabonde
Aux flots bleus et bruns,

Comme un navire qui s'éveille
Aux vents du matin,
Mon âme rêveuse appareille
Pour un ciel lointain ;

Tes yeux où rien ne se révèle
De doux ni d'amer,
Sont deux bijoux froids où se mêle
L'or avec le fer.

A te voir marcher en cadence,
Belle d'abandon,
On dirait un serpent qui danse
Au bout d'un bâton.

Sous le fardeau de ta paresse
Ta tête d'enfant
Se balance avec la mollesse
D'un jeune éléphant,

Et ton corps se penche et s'allonge
Comme un fin vaisseau
Qui roule bord sur bord et plonge
Ses vergues dans l'eau.

Comme un flot grossi par la fonte
Des glaciers grondants,
Quand l'eau de ta bouche
remonte
Au bord de tes dents,

Je crois boire un vin de Bohême
Amer et vainqueur,
Un ciel liquide qui parsème
D'étoiles mon cœur !

Nyssia parut hésiter à dépouiller cette tunique, dernier rempart de sa pudeur. Deux ou trois fois ses épaules, son sein et ses bras nus frémirent avec une contraction nerveuse, comme s'ils eussent été effleurés par l'aile d'un papillon nocturne, ou comme si une lèvre insolente eût osé s'en approcher dans l'ombre.

Enfin, paraissant prendre sa résolution, elle jeta à son tour la tunique, et le blanc poème de son corps divin apparut tout à coup dans sa splendeur, tel que la statue d'une déesse qu'on débarrasse de ses toiles le jour de l'inauguration d'un temple. La lumière glissa en frissonnant de plaisir sur ses formes exquises et les enveloppa d'un baiser timide, profitant d'une occasion, hélas ! bien rare : les rayons éparpillés dans la chambre, dédaignant d'illuminer des urnes d'or, des agrafes de pierreries et des trépieds d'airain, se concentrèrent tous sur Nyssia, laissant les autres objets dans l'obscurité. – Si nous étions un Grec du temps de Périclès, nous pourrions vanter tout à notre aise ces belles lignes serpentine, ces courbures élégantes, ces flancs polis, ces seins à servir de moule à la coupe d'Hébé ; mais la pruderie moderne ne nous permet pas de pareilles descriptions car on ne pardonnerait pas à la plume ce qu'on permet au ciseau, et d'ailleurs il est des choses qui ne peuvent s'écrire qu'en marbre.

Théophile Gautier dans Le roi Candaule

La nouvelle de Théophile Gautier « Le roi Candaule » paraît du 1er au 5 octobre 1844 dans le quotidien « La Presse ». L'auteur s'inspire d'une anecdote rapportée par Hérodote (480 – 425 av. JC).

Ivre de l'époustouflante beauté et des charmes de son épouse, la princesse Nyssia, Candaule, roi de Lydie, invite Gygès, le chef de la garde royale, à la découvrir dans son intégrale nudité, dissimulé au moment du coucher derrière la porte de la chambre nuptiale ; mais Nyssia l'aperçoit au moment où il s'éloigne . La belle ordonne à Gygès, à moins qu'il ne préfère être lui-même exécuté, d'assassiner le roi. Après avoir poignardé Candaule durant son sommeil, Gygès lui succède sur le trône ... et dans la couche de Nyssia.

XXème siècle

Les bras abaissés

(une arrivée de 800 mètres)

Elles cahotent derrière comme des pantins, se désunissent, raccourcissent leur foulée.

La sienne, au contraire, depuis le départ, elle l'a sans cesse et peu à peu augmentée.

Elle paraît ainsi pleine d'aisance, et elle est ravagée à l'intérieur par l'effort.

Les autres, derrière elles, sont hideuses : leurs bouches telles que sciées par un mors,

Leurs bouches comme des bouches grandes ouvertes des poissons morts et des soldats morts.

Mais Dieu est assis sur sa face. Elle arrive les bras abaissés.

Soleil de nuit

Jeune fille

troisième dans la course des jeunes filles

Ah ! La bonne petite fille ! Elle est sage comme une image !
Je vois son pied, fleur de plénitude, particulier comme un visage.

Je vois sa belle bande velpeau. Je vois ses grandes petites mains.

Je vois la lourdeur légère de ses hanches. O mère de demain matin !

Je n'ouvre pas les bras pour l'embrasser, mais pour prendre sa mesure.

Elle est solide. Elle est bien charpentée. Elle a une excellente ossature.

Elle a de grands yeux clairs de chat. Elle est charmante à m'arracher un cri.

Elle a le teint et les cheveux mordorés. Elle est Soleil de Nuit ;
Sous la peau fine des souliers de course je vois bouger les doigts de ses pieds.

Qu'elle soit heureuse, Soleil de Nuit ! Que soient heureux ses parents vénérés.

Henry de Montherlant dans Les Olympiques

Une seconde visite qu'il lui fit eut plus d'importance peut-être.

En se rendant chez elle ce jour-là comme chaque fois qu'il devait la voir, d'avance il se la représentait ; et la nécessité où il était pour trouver jolie sa figure de limiter aux seules pommettes roses et fraîches, les joues qu'elle avait si souvent jaunes, languissantes, parfois piquées de petits points rouges, l'affligeait comme une preuve que l'idéal est inaccessible et le bonheur médiocre.

Il lui apportait une gravure qu'elle désirait voir.

Elle était un peu souffrante ; elle le reçut en peignoir de crêpe de Chine mauve, ramenant sur sa poitrine, comme un manteau, une étoffe richement brodée.

Debout à côté de lui, laissant couler le long de ses joues ses cheveux qu'elle avait dénoués, fléchissant une jambe dans une attitude légèrement dansante pour pouvoir se pencher sans fatigue vers la gravure qu'elle regardait en inclinant la tête, de ses grands yeux, si fatigués et maussades quand elle ne s'animait pas, elle frappa Swann par sa ressemblance avec cette figure de Zéphora, la fille de Jéthro , qu'on voit dans une fresque de la chapelle Sixtine.

Marcel Proust dans Un amour de Swann

Le jour étouffant des noces dans l'étroite église de Saint Clair où le caquetage des dames couvrait l'harmonium à bout de souffle et où leurs odeurs triomphaient de l'encens, ce fut ce jour-là que Thérèse se sentit perdue. Elle était entrée somnambule dans la cage et, au fracas de la lourde porte refermée, soudain la misérable enfant se réveillait. Rien de changé, mais elle avait le sentiment de ne plus pouvoir désormais se perdre seule. Au plus épais d'une famille, elle allait couvrir, pareille à un feu sournois, qui rampe sous la brande, embrase un pin, puis l'autre, puis de proche en proche crée une forêt de torches.

.....

Longtemps après ce jour à Saint-Clair et à B. les gens ne s'entretinrent jamais de ces noces de Gamache (où plus de cent métayers et domestiques avaient mangé et bu sous les chênes) sans rappeler que l'épouse, « qui sans doute n'est pas régulièrement jolie mais qui est le charme même », parut à tous, ce jour-là, laide et même affreuse : « Elle ne se ressemblait pas, c'était une autre personne... » Les gens virent seulement qu'elle était différente de son apparence habituelle ; ils incriminèrent la toilette blanche, la chaleur ; ils ne reconnurent pas son vrai visage.

François Mauriac dans Thérèse Desqueyroux

L'extraordinaire passion de Paulina dans ses premières années à Milan fut d'abord endormie sous les dehors d'une timidité farouche qui la faisait passer pour idiote. Mais son être passionné surgit un beau jour au milieu des personnages tristes et muets de sa famille avec l'instinct joueur d'un jeune faon.

La petite fille chagrine et sournoise devint une adolescente dont la vie captait pour ainsi dire les rayons du soleil afin de briller en mots joyeux, en rires étincelants, en mille petites manières légères et nues qui assuraient qu'elle serait heureuse, uniquement heureuse ; elle donnait aussi des témoignages d'une intelligence à la fois très instantanée et pleine de recul, de mystères volontairement entretenus, de réticences acceptées.

« J'avais les cheveux d'un noir bleu, la taille souple, mes seins étaient déjà formés à douze ans, mais j'étais pure comme l'eau. »

On remarquait ses yeux qui étaient chastes et tendres mais un peu troubles, d'un reflet nocturne, disait le vieux signor Farinata, l'ami de son père.

Pierre Jean Jouve dans Paulina 1880

« Paulina Pandolfini.

Née à Milan le 14 juin 1919. Fille cadette de Mario Giuseppe Pandolfini et de Lucia Carolina son épouse.

Célibataire sans profession.

A séjourné comme novice dans le couvent de la Visitation à Mantoue de 1877 à 1879.

A tué à Florence, le 28 août 1880, son amant le comte Michele Cantarini.

Condamnée par jugement de la cour de Florence en date du 12 avril 1881, à vingt-cinq années d'emprisonnement. A purgé sa peine dans la prison judiciaire de Turin jusqu'au 15 juin 1891, date à laquelle elle fut graciée. »

4ème de couverture - Folio 609

Lacarrière Marie d'Egypte

Vème siècle ; Marie est arrivée à Alexandrie à l'âge de 12 ans ; c'est une courtisane, la plus belle des prostituées de la ville. Beauté sensuelle, elle se donne jour et nuit dans les bouges du port.

Et puis elle est belle. Certains le lui ont dit qui prennent le temps de la regarder, de lui parler, de rester un peu avec elle après l'amour. Pas ceux, bien sûr, qui entrent sans même dire bonjour, sexe brandi, et la prennent là, à moitié habillés, debout, assis, n'importe où et n'importe comment. Dans ces moments-là, sa chair s'absente, se fige, son corps devient aussi lourd qu'un tombeau où le sexe de l'homme se perd, s'évanouit. Un corps sépulcre. Un hypogée où le plaisir avorte.

Dans ce siècle où le nombre de chrétiens va croissant, Marie ressent, elle aussi, l'appel fulgurant de ce nouveau dieu. Elle quitte tout, franchit le Jourdain, et vivra dans la solitude du désert le reste de sa vie.

Marie prie depuis des heures en plein soleil. Elle redevient cet oiseau des sables, alourdi de fixité, d'obstination, cet oiseau oscillant sous les bouffées d'air embrasé, comme sur le seuil d'un impossible envol. La sueur ruisselle. Les bras tremblent de plus en plus. Une fois déjà elle est tombée. Elle s'est relevée. Elle a repris la pose crucifiée. Puis elle est retombée. Chutes. Relevailles. Rester debout à tout prix. Au moins jusqu'à la nuit.

...

...

La fin

Portée, déportée par les vents, maintenant par les anges. Ton corps, un dernier murmure. Il descend doucement, très doucement. Il va se poser sur le sol. Tes yeux sont clos, à jamais aveugles. Tes mains sont restées jointes dans la rigidité de...

Avec le crépuscule, les grandes carcasses ont retrouvé leur ossature de sang, leur chair à vif. Et déjà, bleui d'ombre, le jour se décompose sur leur faîte.

Posée, déposée sur le sol par les vents , par les anges. Reflet rose des montagnes en sang sur le désert. Ce rose que Marie connaît bien. Connaissait bien. Ce rose prophétique. Marie des sables, oiseau nu du désert, insecte orant, buisson mobile, bufflesse, lézard et nourrisson de Dieu, mue d'insecte, nuée musicale, conque hantée et maintenant...

Cendre absolue. Calcinée d'anges.

« Marie d'Égypte » est le premier roman de Jacques Lacarrière

MES POETES DE COEUR



Jean Grosjean est né à Paris en 1912, mort à Paris le 10 avril 2008. Pour le lire, il n'est pas inutile de savoir qu'il passe son enfance dans le Doubs, qu'après son service militaire au Liban, il voyage au Proche Orient : Syrie, Irak, Palestine, Egypte et qu'il a été prêtre pendant dix ans ; ordonné en 39 puis marié en 1950. Il pratique une poésie exigeante, difficile, guidée par une quête d'essence mystique. L'essentiel de l'œuvre de Jean Grosjean se situe dans les pas du Christ qu'il cherche passionnément ; et douloureusement, car le dieu ne répond pas.

Le murmure de ton passage a fait les mondes
mais qu'en reste-t-il à présent si tu t'éloignes ?
Tu marches sur les décombres de l'apparence,
ton ombre suffit à dissoudre nos royaumes.

(dans « Hiver »)

Les trente-trois élégies parues en 67 s'adresseraient à la femme aimée. J'utilise à dessein le conditionnel ; l'explication dans ce propos de Jaccottet commentant ces élégies dans « L'entretien des muses ».

« Ailleurs ce sont les signes dont Grosjean a fait ses œuvres , qui se lient à la femme aimée, à moins qu'il ne s'agisse encore ici, à travers elle ou en elle du dieu absent.» Autre commentaire d'un universitaire : « Le sujet lyrique déplore la perte de la femme aimée mais l'énonciation ébauche à l'arrière-plan une perte plus radicale, celle du divin. » Personnellement je ne suis pas convaincu qu'il s'adresse à la femme aimée ; je suis plus enclin à penser qu'il s'adresse à Dieu.

Extraits

...Oh mes antiques cheminements sous l'orage entre les fondrières
où glisse le pied, avec pour seule lumière voilée dans l'âme
l'intermittente lueur que font tes yeux pareils aux lames de fer des mers
du nord.

Tes pas sur les morts chantent en novembre une terre boueuse
hantée par le ciel glauque et ton épaule exalte ces saules qui geignent
perdus au détour du vallon.

Le souffle qui me courbe sur le vallon emporte au loin les feuilles et
mes songes sans t'arracher plus de mes songes qu'il ne disjoint du dos
des feuilles leur face...

(XVIème élégie)

...Tu te tiens aux aguets dans ma mémoire et me déjoues quand je veux t'investir, toi qui sais prendre l'air distrait dont les roseaux se confondent aux brumes.

Le cahotement d'un char au point du jour ou d'un soleil d'hiver sur les collines sont tes prétextes à m'obséder le cœur comme les coups sourds à l'étable ou du glas dans le ciel.

Quand tu voudrais faire oublier ton nom, tu ne peux pas me détourner de toi que rien ne lie et dont ne me délient ni le sommeil, ni la joie ni la mort.

Je suis en proie à ton antique exode avec les clartés incertaines, les sons perdus et cette saveur de première violette qu'on mâche à l'aube de la résurrection.

(XIXème élégie)

Sais-tu combien je suis las de frémir sur la flaque ou sur l'herbe que tu longes et ne jamais courir à ta rencontre avec les pluies ingambes

...

Comment te suivre sur la rudesse du sol ou te quitter, moi ton ombre, quand tu vas vers le soleil levant ?...

(XXème élégie)

...Longtemps ton nom n'a été qu'un murmure de brise qui rôde à travers les feuillages mais mon cœur n'écoutait rien d'autre.

...

J'avoue souhaiter plutôt ton mépris même que d'errer dans la brume sur les étangs sans savoir si de grands roseaux te cachent...

(XXVIème élégie)

Le brouillard pose goutte à goutte sur les feuilles ses pas épars d'autant plus insolites que ta beauté se voile.

Le ciel criblé de branches et sans couleur s'appuie sur la toiture où parfois passe le cri d'un freux d'autant plus insolent que tu te tais....

(XXVIIIème élégie)

A côté de cette poésie exigeante, Jean Grosjean a pratiqué un art plus familier, faisant place aux thèmes traditionnels de l'élégie. Les poèmes qui suivent sont tirés de « La lueur des jours »

Adieu le cornouiller sanguin,
le muflier rouge sur la pente,
l'éventail du mirobolan,
les degrés de l'escalier courbe
et l'art du chemin transversal.

Les sueurs, les travaux et les pluies
n'ont donc fait ce chemin tranquille
avec son balustre à sedum
entre la rose et les fraisiers
que pour le quitter comme un rêve.

Le vent caressait les feuillages
ici moins tristement qu'ailleurs.

Quitter ce lieu me fend le cœur
et c'est de mourir que je meurs.

*

Lumière oblique de l'automne et du soir.
Le laboureur descend vers le futur
mais moi je monte au-devant du couchant
et les pommiers se penchent au bord du champ.

Un ciel en feu met son feu sur les feuilles
qui n'ont déjà que trop roussi.
Beauté de l'heure quand elle s'en va
et l'envie de vomir qui monte.

Je vois le ciel en proie au soir
avec ses balayures dorées
comme le sont nos incertitudes.

On peut longtemps contourner les tempêtes
sans réussir à tromper le trépas.
Mon temps ne fut qu'un long détour.

*

Et si maintenant la durée s'arrêtait
après tant de printemps fanés...

La mésange inspecte un jardin
dont d'autres que nous aurons soin.
L'hirondelle s'exerce à partir
dans un azur encore serein
qui ne fait plus croire à l'été.

Quand les anciens parlaient sous l'abat-jour
ou dans la lueur du petit matin,
quand nous descendions des montagnes
le long d'un torrent dans la bruine
avec nos phrases d'adolescent,
mon âme entrait en paradis
Mais si maintenant ma durée cesse...

*

J'arrive au bord de la falaise,
c'est la terminaison du temps.
Mes derniers pas sur la planète
ne font pas retourner l'oiseau.

Jamais le jour ne fut si beau
avec ses arbres que mordorent
les automnes et les crépuscules.

Nous déjeunons sous un reste d'ombrage
parmi les brises au langage inaudible
en qui se perd le peu que nous disons.

Le ciel n'est plus voilé que dans nos yeux.
Laissons voguer l'abeille encore
quand déjà ce n'est plus pour nous.

*Tous nos jours se sont effeuillés
avec leur noir goût de pavot
sans qu'on en retrouve les pétales
sur le sol ni dans les boutiques ;*

*Nous n'aurons laissé dans l'enclos
qu'une bêche terreuse et de vieux sacs.
Les feuilles que soulevaient nos pas
n'auront plus droit qu'à la tempête.*

*Le ciel déjà tire derrière nous
son voile de nuées sur la vie.
Le vent nous pousse loin de nos nuits
qui respiraient comme des marées dans l'ombre.*

*

ENCORE

*Encore un jour, mon âme, encore un jour
la vie n'est qu'un matin de plus.
Sur le sépulcre du sommeil
tournaient des milliards d'astres aveugles,
mais le jardinier s'est levé à l'aube
et nous précède au bout du pré.
Il nous attend comme un matin
parmi les bois et les collines.
L'heure est fraîche mais marcher réchauffe
et le vent chante dans l'herbe à voix basse .*

Outre son travail de poète, Grosjean fait œuvre de traducteur : les prophètes, les tragiques grecs - Eschyle et Sophocle -, la Genèse, l'évangile de Jean dont il fait également un commentaire dans « L'ironie christique ». Et puis, il s'est essayé à un genre littéraire particulier, le récit biblique : dans de courts récits, il a raconté Elie, Jonas, Samson, la reine de Saba, Pilate.

Dans « Les beaux jours », il évoque certains épisodes de la vie du Christ ; dans le dernier chapitre intitulé « le camarade », c'est la résurrection de Lazare.

Arrivé au détour du chemin le camarade tourne la tête et regarde à son tour le maître avec une immense nostalgie. Certes il remonte à la vie, mais est-ce qu'il n'y remonte pas seul ?

Le maître a le cœur un peu vide. Il sait que ce ne sera jamais comme avant. Il voudrait sourire mais ses yeux restent froids. Il reçoit comme un baume le regard du camarade, mais il ne peut plus rien. Il se détourne. Il n'y a plus que le ciel qui le voie et qui voie le camarade, plus que le ciel qui connaisse de part et d'autre leur respiration, un ciel tendre et nacré où voguent, tour à tour pâles et sombres, les nuages de ventôse.

Dans « le Messie » Grosjean imagine les quarante jours qui ont suivi la résurrection du Christ jusqu'à son ascension.

Personne ne vit rien sur sa face, mais il y eut une crispation de l'orteil qui imprima une imperceptible secousse au sol, au point que le terrain se détacha de la plante de ses pieds. Il ferma les yeux sans bouger la tête. Il demandait à son Père de lui pardonner sa lassitude et il remerciait son Père de la lui pardonner.

Les apôtres ne comprenaient pas que le globe tombait . Si les Zébédée s'en rendirent compte, ils n'en firent l'aveu qu'à mots couverts. Les autres avaient l'impression que le messie montait au zénith. Ils trouvèrent vite normal qu'il se soit résorbé dans la nue et ils accreditèrent leur point de vue dans le monde.

Rouvrant les yeux Jésus s'aperçut que le paysage s'abaissait en s'amenuisant. Les disciples ne furent plus que des points. Puis la terre fut un disque qui s'éloignait . « Elle est perdue » dit-il, mais il sut que son Dieu entendait sa tristesse, que son dieu lui était de retour comme, après les terribles orages de la belle saison et les fugaces mélancolies d'un été de la Saint-Martin, se réinstaurent discrètement toutes les magnifiques grisailles de l'hiver...

Cette page me fascine : cette façon de concevoir l'ascension qui n'est pas, précisément, une ascension, une montée du Christ vers le ciel, mais au contraire la chute d'une terre désormais perdue. C'est le dieu qui se tait, celui qui « s'éloigne », le dieu destructeur, celui « dont l'ombre suffit à dissoudre nos royaumes » (voir ci-dessus « hiver »).

Plus je lis la poésie de Jean Grosjean et plus elle m'interpelle.

RÉFLEXIONS SUR LA POÉSIE

R

*C'était dans une autre vie. Je passais les épreuves du CAPES.
Sujet de dissertation : « l'image en poésie. »*

*Diable ! J'étais habitué à la dissertation classique : on débat
d'une question : thèse, antithèse, synthèse. L'énoncé ne s'y
prêtait pas.*

Option envisagée : rendre copie blanche et m'en aller !

*J'avais lu peu auparavant un petit livre traitant du symbolisme.
M'inspirant de cette lecture je pondais laborieusement en six
heures quatre ou cinq grandes pages de réflexions
improbables. J'obtenais la note pharamineuse de 4 sur 20. Pas
si mal ! J'ai rencontré des candidats convoqués à l'oral qui
avaient fait mieux : 2 sur 20, voire 0,5. Probablement les
correcteurs s'armaient d'un sabre d'abordage !*

*Plus d'un demi-siècle s'est écoulé et depuis une trentaine
d'années je tente d'écrire de la poésie. Certains me disent
qu'elle est imagée. Pourtant il est à parier que le sujet me
laisserait aussi sec. Peut-être est-ce que les poètes ne
s'encombrent pas de contraintes oiseuses et pratiquent l'image
comme Monsieur Jourdain le faisait de la prose ; de façon
naturelle.*

Ceci dit, j'ai plaisir à lire les propos de Reverdy.

Le propre du poète est de penser et de penser en images – de
considérer les choses dans la mesure où elles peuvent se
prêter à la formation des images qui constituent son particulier
moyen d'expression. Sa faculté majeure est de discerner dans
les choses, des rapports justes mais non évidents qui, dans un
rapprochement violent, seront susceptibles de produire , par un
accord imprévu, une émotion que le spectacle des choses
elles-mêmes serait incapable de nous donner. Et c'est par cette
révélation d'un lien secret entre les choses, dont nous
constatons que nous n'avons jusque-là qu'une connaissance
imparfaite, que l'émotion spécifiquement poétique est obtenue.

.....

S'il y a dans la poésie quelque chose qui change constamment et ne peut pas se permettre de ne pas changer - il y a aussi quelque chose de constant et qui ne change pas - le mécanisme mystérieux par lequel l'esprit aboutit à l'image. La faculté de saisir, en des objets absolument indépendants l'un de l'autre, séparés de nature et que, dans le sensible, rien ne semblerait devoir jamais rapprocher, des éléments assez justement concordants dans l'esprit pour qu'un troisième terme soit créé qui constitue cette nouvelle réalité intellectuelle propre à satisfaire en même temps la sensibilité, qui seule, n'eût pas été capable de la discerner – eh bien, cette faculté primitive, c'est elle qu'il faut éclairer pour dégager ce qu'on entend par poésie...

Plaisir, parce que Reverdy explique fort bien ce que j'affirme : la création de l'image est naturelle ; elle est « le propre du poète », « son moyen d'expression », « sa faculté majeure ».

Marcel Maillet

PAGES DE MES AMIS POETES



Notre ami Thierry Coulon est conteur et poète. Il serait plus exact de dire que chez lui le conteur est poète et le poète est conteur.

Un seul exemple . Lisez « Alfasgaard » C'est un conte. Thierry nous raconte une histoire. Mais qui, sinon un poète, peut donner à la ville ou à ce pays qu'il évoque le nom d'Alfasgaard, un nom qui par les sonorités porte les couleurs de la nuit dans laquelle ce pays est tombé (« A noir » selon Rimbaud), mais qui en même temps suscite le rêve et donc laisse place à l'espoir.(alléluia est aussi plein de a)

Bisse de Haut Nendaz, Valais (Suisse)

**C'est le long d'un bisse,
Trace du génie humain,
Que je suis le chemin
Qui me mène à cette main.
C'est sur le parcours d'un bisse,
Chemin d'eau pour irriguer
Les cultures et les vergers,
Que je l'ai rencontrée.
Une main, forgée, en bronze,
Sur laquelle
Le bisse poursuit son destin.
Sur laquelle
Il rappelle notre fragilité
Et notre force d'humains.
L'eau passe sur cette main,
Tendue, ouverte,
Doucement offerte,
Une inscription rappelle
Que l'eau est un partage
Que l'eau est à tous et à chacun.**

Naima et la mer

Tant d'eau, tant d'eau
disait Naïma.

Cette rencontre, elle en avait rêvé,
depuis... depuis qu'elle était née ?

Comme c'est beau,
chantait Naïma,

enfant Touareg à la révolte aiguë,
debout devant cette étendue,
aussi immense que les sables du désert
aussi intense que le simoun en colère.

Tes oasis, on les appelle des îles,
des refuges sans rien de futile.

Tes dunes, on les nomme des vagues,
à ta surface, le vent crée aussi des zigzag.

Tu n'as pas de chameaux mais des vaisseaux.

Ici tes grains se nomment gouttes d'eau.

Toi aussi, tu es étendue, couvrant l'horizon.

Toi aussi, tu es étendue, jusqu'à la déraison.

Murmure des vagues, chant du vent,
cris des mouettes et des goélands
murmure des vagues , larmes au vent ;
chant de pêcheurs défiant le temps.

Tant d'eau, tant d'eau, criait Naïma,
sous ces dauphins qui caracolent,
ils ont donc peur qu'on la leur vole ?

Tant d'eau, tant d'eau
pleurait Naïma.

Mais dis-moi, toi, si immense,
Mais dis-moi, toi, si intense,
déjà que je ne sais pas où tu nous mènes,
sur ce bateau qui nous attend...

ils ne veulent donc pas qu'on leur en prenne,
pour qu'ils t'aient mis tant de sel dedans ?

Tant d'eau, tant d'eau
riaient Naïma !

Alfasgaard

La nuit était tombée sur Alfasgaard.
Personne ne marchait dans ses rues.
Derrière les volets, fermés, nul bruit.
Au loin, un ou deux chiens tentaient de japper
librement ;
vite rappelés à l'ordre par leur maître ?
ou par l'ambiance ?

La nuit était tombée sur Alfasgaard.
Aucune étoile ne brillait dans les cieux.
Aucune étoile ne brillait dans les yeux des amoureux
séparés par la distance, par les murs
ou par le sentiment d'angoisse qui étreignait tous les
cœurs.

Seul le silence était audible.

Silence lourd, étouffant, implacable.

La nuit était tombée sur Alfasgaard.

Ses nouveaux maîtres régnaient sur le silence et la peur.

Ses nouveaux maîtres régnaient par le silence et la peur.

Pourtant...

Ici ou là, quelques murmures

Cherchaient timidement à atteindre
une oreille, un cerveau ou un cœur ,
celui d'un proche, d'un être aimé,
d'une sœur, d'un frère, en révolte.

Ici ou là, le refus, la colère, l'espoir,
tentaient de faire renaître une toile,
entre ces frères et ces sœurs.

La nuit était tombée sur Alfasgaard

où les nouveaux maîtres régnaient par le silence et la
peur.

Pourtant...

Ici ou là, timidement , dans l'obscurité,
peu à peu, de petites bougies s'allumaient.

*Dans « Nuances et chemins » Editions Edilivre AParis
2022*

Un si bon fromage

Il faisait beau dans la Castaniccia,
un jour à flâner à l'ombre des châtaigniers.
Le soleil resplendissait dans le ciel.
Le vent agitait doucement les feuilles.
Parfums de myrte et d'armoise,
odeurs de thym et de romarin,
senteurs d'origan et de marjolaine,
embaumaient l'air de la mi-journée.
Un concert de cigales réjouissait les cœurs.
Un oiseau voyageur, un corbeau
avait laissé ses oliviers.
Ici, c'était agréable pour pique-niquer.
Il avait en son bec un fromage.
Il avait délaissé le broccio
que vous connaissez sous le nom de Brousse.
C'était bon, mais cela fondait trop vite en bouche.
Il lui avait préféré un bon Sartinese,
au goût délicieux et prononcé
une tomme de brebis à pâte ferme.
qui venait tout droit de Sartène.
De toute façon, vous l'avez compris,
notre corbeau ne prenait en son bec
que des appellations contrôlées.
Arrive alors un renard,
persuadé d'être rusé.
Il a senti le Sartinese au lait cru,
et pense se régaler
au dépens du volatile perché.
Il lui débite tout un tas de sornettes
destinées à le flatter, à endormir sa méfiance
et à lui faire ouvrir le bec,
pour récupérer son fromage.
Alors le renard y va à la louche,
il encense le corbeau,
le félicite pour son plumage,
la couleur de son bec,
la fermeté de ses yeux,
l'agilité de ses pattes,
et l'encourage à chanter.

...

...

*Le timbre de sa voix vaut, sans doute,
celui de Tino Rossi ou des I Muvrini !
Devant le renard enchanté,
le corbeau perché ouvre alors un large bec,
saisit son Sartinese,
un bon fromage de brebis corse
à la pâte ferme et au lait cru,
le place sous son aile droite,
regarde le renard droit dans les yeux, et dit
« Dis donc ! Est-ce que par hasard,
tu me prendrais pour un corbeau du continent ? »*

*Dans « Nuances et Chemins » Editions Edilivre A Paris
2022*

MES PAGES





Bernard **M**
graphisme